

isi Dhamma

Évasions



*Recueil de 10 nouvelles
écrites en prison
pour enseigner le français
à des détenus.*

Table des matières

Préface.....	3
Le restaurant.....	4
Le pouvoir de Julie.....	7
Le boulanger.....	9
Le tapis volant.....	12
Les pommes de mon grand-père.....	17
On est bien ici.....	20
Il ne faut pas tricher !.....	24
Mon dictionnaire.....	33
Peut-être, peut-être pas !.....	38
L'école des dieux.....	45
La magie de la lecture (bonus).....	48

Préface

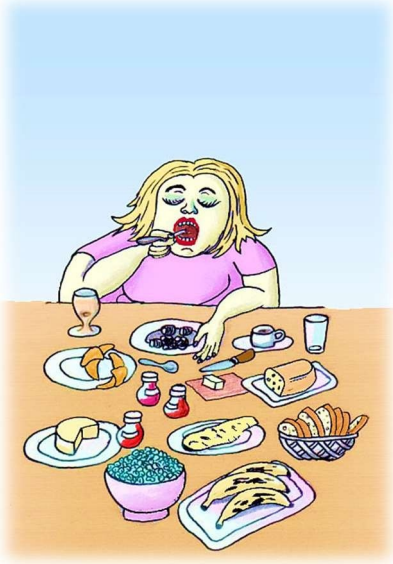
Voici une série de dix nouvelles écrites en 2024 par le Franco-Suisse isi Dhamma, détenu à la prison centrale de Mandalé (Birmanie). Ces textes, à partager sans modération, étaient destinés à l'enseignement du français à trois élèves (adultes) birmans : David, Michel et Antoine.

Ces nouvelles sont classées par ordre de difficulté croissante. Les trois élèves les comprennent intégralement, après quatre mois de cours (à peine deux pour Antoine).

Les dessins sont d'isi Dhamma. Les manuscrits ont été saisis au clavier par Michel. Aidé des deux autres, il va également les traduire en birman afin que les autres prisonniers puissent les lire.

Le blog d'isi Dhamma : www.a.qc.lu

Le restaurant



Je n'oublierai jamais cette belle matinée d'automne. J'étais une jeune blonde aux yeux noisette. Comme j'adorais manger, j'étais assez grosse. Je n'étais pas riche du tout. Malgré cela, j'aimais me rendre dans les bons restaurants. Ce matin-là, en passant devant un restaurant réputé de la ville, j'ai senti de délicieuses odeurs. Je ne pouvais pas résister à la tentation !

D'abord, je devais trouver un compagnon, pour ne pas me retrouver toute seule à la table.

Comme je n'avais pas d'amis, je suis allée chercher un clochard pas trop sale. J'ai trouvé un homme au regard triste, mais souriant. Ses vêtements n'étaient pas trop usés.

Mais comme il avait une petite barbe laide, je lui ai demandé de se raser. Quand je lui ai proposé de l'emmener dans un bon resto, il a vite trouvé un rasoir dans une poubelle. J'avais mis un pull noir et ma plus belle jupe. Nous étions prêts pour aller prendre un excellent petit déjeuner. Aussitôt entrés et installés, le garçon est venu vers nous, vêtu d'un beau costume noir, avec un élégant nœud-papillon.

- Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Que désirez-vous ?
- Pour commencer, je prendrais une douzaine de croissants avec du beurre, du miel, de la confiture de fraise, de cerise et d’ananas, et un grand chocolat chaud avec beaucoup de lait. Ensuite, apportez- moi un jus d’oranges pressées avec une omelette au fromage et aux oignons, et du pain complet aux noix. Enfin, j’aimerais un mélange de céréales croquantes au yaourt, avec un gâteau au citron, des biscuits chocolatés, du flan, une glace à la banane et du thé à la menthe. Et toi, qu’est-ce que tu veux ?

Le clochard n’avait pas l’habitude de manger dans un grand restaurant. Intimidé, il a juste déclaré qu’il se contenterait d’un café et d’un pain au chocolat. Moi, j’adorais faire comme si j’étais riche. Je me tenais bien droite, je regardais seulement la table ou mes mains, je m’exprimais comme une princesse, avec une voix douce, lente et bien articulée. Mon compagnon, lui, ne ressemblait pas à un prince. Il semblait à la fois nerveux et content. Il regardait partout autour de lui, puis il m’a questionnée.

- Tu viens souvent ici ?
- Non, c’est la première fois. Mais je mange souvent dans les bons restos.
- Tu gagnes beaucoup d’argent ?
- Je me débrouille.
- Tu vas arriver à manger tout ce que tu as commandé ?
- Aucun problème... Je suis une ogresse !

Lorsque le garçon nous a servi, je n’ai plus dit un seul mot. J’étais bien trop occupée à dévorer ce délicieux p’tit déj !

Bien sûr, il y avait trop de choses, alors j’ai mis tout ce que je pouvais dans mon sac à main, comme du pain, des croissants, des biscuits et des pots de confiture, et aussi des sachets de sucre, de thé, et même des céréales. En me voyant faire, le pauvre n’arrêtait plus de rire. Une fois que mon ventre était

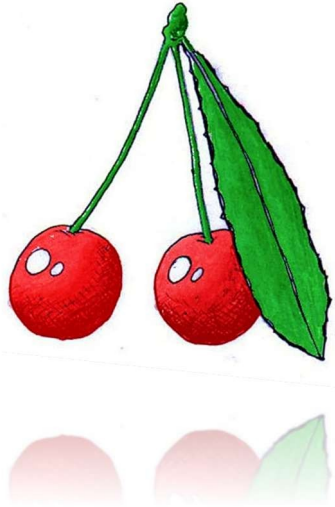
bien rempli, j'ai attendu que le gars aille aux toilettes, mais il ne bougeait pas de sa chaise. Alors j'ai commandé du café pour deux et suis aussitôt sortie dans la rue en prétextant un appel urgent à donner en privé, en lui promettant que ce ne serait pas long.

En fait, je ne suis jamais revenue. Moi non plus, je n'ai pas un sou et n'ai même pas de téléphone. Je suis aussi une clocharde. Je vis sous les ponts, car je n'ai pas de chez moi. Je suis désolée pour le clochard. Il a dû rencontrer de sales problèmes avec le restaurant, puis avec la police.

Quand je pense à son gentil visage et à son sourire timide, ça me rend un peu triste. Mais essayez de me comprendre ! Je ne pouvais pas faire autrement, je n'avais pas le choix, c'était plus fort que moi. J'avais tellement envie de manger des croissants tout chauds ! •

Le pouvoir de Julie

Laissez-moi vous raconter l'histoire de Julie, une petite fille pas comme les autres. Avec de grands yeux verts, elle avait un joli visage et de longs cheveux dorés qui tombaient jusqu'aux genoux. Julie avait un pouvoir magique, mais elle ne voulait le dire à personne ; c'était son secret. Ce pouvoir lui permettait de changer la taille de n'importe quelle chose. Ça ne marchait pas tout le temps, mais seulement une fois par année, au jour de l'an.



Une année, elle avait agrandi le frigo. Les gâteaux au chocolat qui étaient à l'intérieur étaient devenus deux fois plus gros. Aussi, après les avoir mangés, il y avait deux fois plus de place dans le frigo pour y mettre de nouveaux gâteaux.

Une autre année, Julie avait rendu un beau cheval blanc deux fois plus petit. Grâce à ça, elle pouvait facilement monter sur lui. En plus, elle pouvait même le faire rentrer dans sa chambre pour qu'il puisse passer la nuit près d'elle.

Un jour, le 31 décembre, elle était prête à utiliser son pouvoir. Vêtue d'une jolie robe à fleurs bleu ciel, assise sur son lit, elle a fermé les yeux et a souhaité très fort :

« Je veux que le cerisier de l'école devienne deux fois plus grand ! Comme ça, il y aura beaucoup plus de cerises pour les écoliers ! »

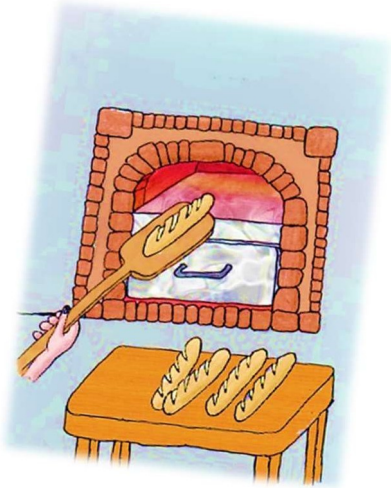
Le lendemain, comme c'était le 1^{er} janvier, l'école était fermée. Mais Julie voulait aller voir comment était devenu l'arbre. Quand elle est arrivée devant l'école, en regardant dans la cour, elle a été très déçue. Le cerisier avait exactement la même taille qu'avant. Elle ne comprenait pas pourquoi son pouvoir magique n'avait pas marché. À ce moment-là, un garçon de son âge, aux yeux bruns, est arrivé à côté d'elle.

Elle l'aimait bien, parce qu'il était mignon, mais aussi très gentil. Comme il avait l'air triste, elle lui a demandé pourquoi. Il lui a répondu qu'il avait un pouvoir magique, mais qu'aujourd'hui, il ne marchait plus. Julie était si surprise d'entendre ça qu'elle lui a immédiatement dit qu'elle avait aussi un pouvoir et le même problème que lui. Elle allait lui expliquer son souhait, mais elle voulait d'abord connaître celui du garçon. Alors il lui a dit :

« Comme tu le sais, je suis dans la classe qui se trouve en face de la tienne, de l'autre côté de la cour. Comme moi, tu es assise à côté de la fenêtre. J'adore te regarder pendant des heures. Malheureusement, je ne peux pas te voir. C'est à cause du cerisier qui te cache avec ses grosses branches. Alors, pour que je puisse admirer ton doux visage et tes beaux yeux mystérieux, j'ai souhaité que le cerisier devienne deux fois plus petit. »

Quand ils ont compris qu'ils n'avaient pas perdu leur pouvoir, ils ont bien rit et se sont promis de faire leurs prochains souhaits ensemble. •

Le boulanger



Jean-François faisait du pain depuis qu'il était tout jeune. Sa réputation était telle qu'on n'hésitait pas à parcourir de nombreux kilomètres pour venir chercher du pain dans sa boulangerie. Une fois, je lui rendis visite. Quand je poussai la porte de la boulangerie, je fus tout de suite attiré par la merveilleuse odeur du bon pain frais. Le sourire bienveillant de la boulangère me fit également un bon accueil. La marchandise aussi me donna envie de rester dans cet endroit agréable. Les pains dorés étaient bien rangés :

Les baguettes, les flûtes, les pains complets, les couronnes, les petits pains au lait, les croissants et les pains au chocolat.

En voyant cela, je ne pus pas attendre pour acheter un gros croissant et le dévorer. Comme je pris des nouvelles de Jean-François, la femme ronde aux joues rouges me demanda si je souhaitais le rencontrer.

- Avec grand plaisir, lui dis-je.
 - Attendez un instant, je vais le chercher, me répondit-elle. Presque aussitôt, elle revint et me dit : Il ne peut pas venir ; il a du travail. Mais il a dit que vous pouvez aller le voir.
-

Ayant remercié la dame, j'entrai dans l'arrière-boutique, où le boulanger me reçut très gentiment.

- Bienvenue, mon ami ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?
- Bonjour Monsieur. Est-ce que je pourrais vous poser quelques questions ?
- Allez-y, je vous en prie !
- Vous commencez tôt, le travail ?
- Je me lève à trois heures moins le quart, et à trois heures et quart, je suis déjà en train de préparer la pâte.
- Vous la recevez toute prête, ou vous la faites vous-même ?
- Je fais tout moi-même, bien sûr ! Je choisis la farine, la levure, les quantités, tout !
- Vous faites une ou deux fournées ?
- J'utilise le four toute la matinée, jusqu'à onze heures.

Comme j'étais curieux de voir comment il travaillait, il me montra tout : la réserve des ingrédients, la pièce où reposait le pain, le four et la grande table en bois sur laquelle il préparait des brioches et des baguettes. Ensuite, je l'observais travailler avec rapidité et précision. Je remarquai des marques rouges sur ses bras.

- C'est quoi, ces blessures que vous avez aux bras ?
 - Je me brûle souvent avec le four. Ce sont les risques du métier !
 - Pouvez-vous me donner la recette de vos croissants ?
 - Non, je regrette, c'est un secret professionnel.
 - Il est facile à nettoyer, ce four ?
 - Non, c'est un vieux four en pierre. Mais je le nettoie chaque après-midi, à la fin de mon travail. C'est mon grand-père qui l'a fabriqué de ses propres mains.
 - Ah ? Vous êtes boulangers de père en fils ? Votre fils vous succédera alors ?
 - Non, car je n'ai eu que deux filles. Laissez-moi vous poser une question à mon tour.
 - Je vous en prie !
-

- Vous êtes journaliste et vous avez l'intention d'écrire un article sur ma boulangerie ?
- Non, pas du tout !
- Alors j'ai compris.

Soudain, le boulanger perdit son sourire. La peur et la colère le possédèrent.

- Que se passe-t-il ? m'exclamai-je, surpris.
 - Vous êtes un inspecteur de l'hygiène, n'est-ce pas ? Je travaille exactement comme mon père et mon grand-père et nous n'avons jamais eu de plainte ! Nos clients sont toujours pleinement satisfaits de notre pain. Mais vous, la seule chose que vous savez faire, c'est chercher la petite bête... Si on respectait toutes vos règles d'hygiène, on ne pourrait même plus travailler ! Vous croyez que j'ai le temps de tout laver après chaque fournée ? Je suis très propre, sachez-le ! J'essaie seulement de faire mon métier normalement, avec amour !
 - Je sais bien ! Mais je ne suis pas un inspecteur. Je suis un jeune boulanger et rêve de travailler auprès de vous, dans votre excellente boulangerie. •
-

Le tapis volant



Depuis le sommet de la colline, il y avait une jolie vue sur la ville et ses environs. Les centaines de marches d'escalier m'épuisèrent. Après m'être reposé un peu en regardant les montagnes au loin, je me levai. Tandis que je fis le tour du site, je retrouvai par hasard un ami d'enfance.

Nous eûmes plaisir de constater que nous nous entendions toujours aussi bien. Nous discutâmes un bon moment, puis décidâmes de garder le contact.

- On se revoit quand ?
 - Je ne sais pas, heu... Samedi prochain ?
 - OK, ça marche ! Où ça ?
 - Aucune idée... Où tu veux !
 - Chez moi ?
 - Tu habites où ?
 - Laisse tomber, c'est trop compliqué à expliquer !
 - On n'a qu'à se retrouver ici-même !
 - Parfait ! À quelle heure ?
 - Juste avant le coucher du soleil ?
 - D'accord, j'y serai !
 - Tu viendras à pied ou en moto ?
 - Ni l'un ni l'autre !
-

En lui répondant, j'eus envie de rire. Je savais bien qu'il ne pourrait jamais deviner quel put être mon moyen de transport.

- En vélo ? En voiture ?
- Non.
- En train ? En bateau ? En avion ?
- Non plus !
- Alors comment tu viens ?
- En tapis.
- Comment ça, « en tapis » ? En tapis volant, tu veux dire ?
- Exactement !
- Tu as le permis ?
- Pas besoin.
- Et tu voles vite ?
- Comme un fou !
- Ce n'est pas dangereux ?
- Seulement pour les oiseaux !
- C'est facile d'atterrir ?
- Oui, c'est un jeu d'enfant !
- On peut voler à combien de personnes sur ton tapis ?
- Seulement moi, ou à deux, ça dépend.
- Ça dépend de quoi ?
- La deuxième personne ne peut être qu'une jolie jeune fille.
- Ah ouais ? Et pourquoi ça ?
- Parce qu'on doit rester collés l'un contre l'autre pendant tout le déplacement !
- Toi alors ! Tu me fais bien rire ! Et il est où, ton tapis ?
Montre-le moi !
- Je l'ai lavé tout à l'heure, il est en train de sécher chez moi.
Je suis monté à pied... Tu le verras samedi !

Mon ami semblait avoir du mal à me croire. Il crut que j'avais plaisanté.

Quand, le samedi suivant, l'heure du rendez-vous fut proche, je mis mon tapis dehors et m'assis dessus. Un tapis volant est sans moteur et ne consomme pas une goutte d'essence, ni charbon ni électricité.

Le plus surprenant, c'est que ça se pilote directement par la pensée. Un tapis n'est pas vivant, c'est juste un pouvoir externe qui permet de voler. Ainsi, je décollai d'un seul coup, à la verticale, puis survolai mon quartier en direction de la colline.

Dans la montée, je me posai pour acheter un jus de fruits. En me voyant atterrir, une jeune femme semblait impressionnée. Avec de beaux grands yeux admiratifs, elle me demanda si je pouvais l'emmener faire un tour. Je n'aurais pas souhaité mieux, bien que je n'aurais pas osé le lui proposer moi-même. Fier comme un chevalier, je la fis asseoir sur mon tapis, juste devant moi.

- Prête pour le décollage ?
- Euh... On ne risque pas de tomber ?
- Ne t'inquiète pas, je vais te mettre ta ceinture de sécurité !

Je l'adossai contre moi et l'attachai en la prenant dans mes bras avec douceur. Heureux d'être en si bonne compagnie, je fus réjoui de l'opportunité de m'envoyer en l'air avec cette charmante fille.

Néanmoins, lorsque j'ordonnai en pensée à mon tapis de s'envoler, il demeura immobile comme un tapis ordinaire. J'étais rouge de honte. Je demandai à ma jeune passagère de quitter le tapis un instant, et exigeai qu'il se soulevât d'une cinquantaine de centimètres, ce qu'il fit aussitôt.

Toutefois, quand la fille reprit place sur lui, il se reposa au sol et ne bougea plus. Déçu par la limitation de mon tapis volant, j'étais sur le point de poursuivre mon vol seul, lorsqu'une vieille femme s'approcha de moi, toute essoufflée.

- Jeune homme !
 - Oui, Madame ?
-

- Pourriez-vous me rendre un service ? À soixante-dix-neuf ans, j'ai du mal avec cet interminable escalier. J'apprécierais tellement que vous me conduisiez au sommet avec votre engin.
- Je regrette, Madame, mais mon tapis ne fonctionne pas avec deux personnes.
- Je ne vous crois pas. Allez, soyez gentil !
- Je viens juste d'essayer avec la demoiselle qui est là, et...

Sans même m'écouter, elle s'assit sur le tapis, devant moi, là où se fut assise la jeune fille. Sans espoir, j'essayai tout de même de décoller, juste pour lui faire plaisir. À mon grand étonnement, nous nous envolâmes aussitôt.

Je pris la vieille dame dans mes bras pour sa sécurité. Afin de ne pas lui faire peur, je ne volais pas trop vite, mais elle me donna des coups de coude et me cria d'accélérer. Quand nous filions à grande vitesse, elle se mit à crier de joie comme une enfant.

Content de la rendre heureuse, je fis trois fois le tour de la colline avant de joindre le sommet. En arrivant, mon ami était déjà là. Il fut stupéfait de constater que je me déplaçais vraiment en tapis volant.

Après m'avoir chaleureusement remercié, la grand-mère s'en alla. J'enroulai mon tapis et le mis sur l'épaule, puis nous allâmes dans un coin tranquille, en face du soleil qui était sur le point de se coucher.

Nous parlâmes de choses et d'autres, mais surtout de mon tapis, qui semblait le fasciner. Soudain, il se mit à rire.

- Au fait, la « jolie fille » que tu as transportée tout à l'heure, elle n'avait pas l'air si jeune !
- Non, elle a presque quatre-vingts ans.
- Je croyais que tu n'acceptais que les jeunes filles...

Je lui expliquai ce qui s'était passé et il en conclut un problème de poids. Comme je n'en étais pas sûr, il me conseilla d'effectuer des tests. Il s'assit avec moi sur le tapis et nous pûmes nous élever de quelques mètres. Tout autant

impressionnées que les autres, trois jeunes filles s'approchèrent de nous.

Je refis le test avec chacune d'elles. Avec la première, qui était très mignonne, le tapis resta collé au sol. Avec la deuxième, qui était tout aussi jolie, le tapis ne bougea pas plus. Avec la troisième, par contre, qui devait pourtant être aussi lourde que les deux autres réunies, mon tapis s'envola d'un seul coup, exactement comme avec mon ami. Je réfléchis un peu et compris.

Je croyais tout savoir sur mon tapis, mais je venais d'apprendre autre chose sur son fonctionnement. Comme son pouvoir était directement lié à ma conscience, il pouvait voler seulement quand mon esprit était pur, c'est-à-dire pas sous l'emprise du désir.

Soudain, un homme s'empara de mon tapis, courut et sauta sur une moto, puis disparut en quelques secondes par la route qui descendait vers la ville. Mon ami fut choqué, il était désolé pour moi.

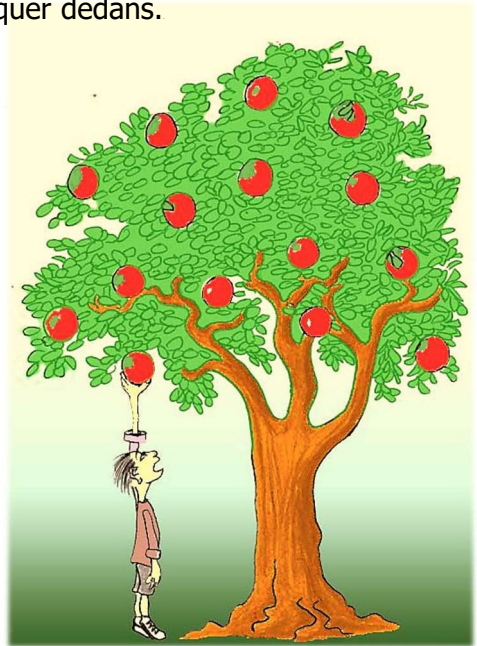
Tout en restant calme et souriant, je lui déclarai qu'un tapis volant ne fonctionne qu'avec son propriétaire et qu'en plus, en cas de vol, de perte ou d'oubli, il revient automatiquement vers lui. C'était là l'avantage de tout ce qui marche avec l'esprit.

Alors que j'étais à peine descendu de quelques marches sur le chemin du retour, mon tapis vint me chercher pour me ramener à la maison, à travers les magnifiques dernières lueurs du jour. •

Les pommes de mon grand-père

Quand j'ai découvert la nouvelle maison de mon grand-père, j'avais huit ans. Avec ma mère, nous y étions allés passer la journée. J'adorais nourrir les lapins, marcher pieds-nus dans la boue, courir après les papillons... C'était la pleine campagne! Un peu plus haut, il y avait une rangée de grands pommiers. Lorsque je vis leurs pommes, bien grosses et bien rouges, je voulus aussitôt croquer dedans.

- Papy, est-ce que je peux aller prendre des pommes?
- Non, Louis.
- Alors juste une seule, s'il te plaît!
- Non, on ne peut pas y toucher.
- Mais pourquoi?
- Il faut laisser faire la nature! Attends qu'elles soient prêtes, elles tomberont toutes seules.



Elles étaient si attirantes que je voulus au moins aller les admirer de près. Malheureusement, mon grand-père me l'interdit. Il m'expliqua que c'était trop dangereux, car il y avait de nombreux serpents qui vivaient sous les pommiers.

En voyant ma déception, Papy me donna trois petites pommes pas belles. À moitié vertes et à moitié jaunes, elles étaient acides et peu sucrées. Ensuite, mon grand-père me proposa de prendre ses pommiers en photo. Ce jour-là, je ne dis plus rien, car je ne voulais pas me disputer avec lui. Je trouvais dommage de ne pas profiter de ces pommes qui avaient l'air d'être déjà bien mûres et si délicieuses. Je pensais que mon grand-père risquait de toutes les laisser pourrir.

La prochaine fois que nous allâmes chez lui, je croyais que la saison des pommes serait terminée. Pourtant, celles de mon grand-père étaient toujours aussi grosses et rouges que la première fois.

- Papy, comment tu fais pour avoir des pommes aussi belles ?
- Je m'en occupe très bien, Louis.
- C'est-à-dire ? Explique-moi !
- Ça, c'est un secret !
- Tu ne veux pas me le dire ?
- Quand tu seras grand...

Dans la journée, j'aperçus deux petites filles qui jouaient sous les pommiers.

- Papy, regarde les gamines, là-bas ! Tu n'as pas peur qu'elles te piquent tes pommes ?
- Pas de problème ! Ce sont des voisines, elles sont honnêtes.

Je voulais juste m'assurer que mon grand-père ait vu les filles, qui se trouvaient en plein milieu de l'endroit où étaient supposés vivre les serpents. Comme il ne leur a pas hurlé de vite s'éloigner, je compris qu'il se moquait de moi.

Prêt à désobéir, je décidai d'aller goûter une de ces pommes qui me faisaient envie depuis longtemps. Pendant que toute la famille buvait le café, je dis que j'allais faire pipi. Arrivé devant les toilettes, j'ouvris et fermai la porte, puis sortis de la maison sans un bruit. Je grimpai la pente et sautai par-dessus la

barrière qui se trouvait devant les beaux arbres. Sans attendre, je cueillais une pomme facile à atteindre.

Aussitôt qu'elle fut dans ma main, je compris le secret de mon grand- père pour avoir d'aussi belles pommes. Dans cet arbre, il n'y avait que des boules en plastique vides ! Je compris aussi pourquoi ces «pommes» avaient toutes la même taille, ne tombaient pas et ne pourrissaient pas. D'ailleurs, je reconnus les feuilles de l'arbre : ce n'était même pas un pommier ! •

On est bien ici



Pour acquérir un peu de paix intérieure, j'avais effectué une retraite de méditation. C'était dans un magnifique pays exotique, que j'ai pu visiter pendant quelques jours avant mon retour. Quand j'ai pris l'avion, j'étais heureux à l'idée de retrouver ma petite famille. Après l'atterrissage dans mon pays, j'ai récupéré ma valise puis ai passé la douane. Là, un chien est venu me renifler. Il avait l'air très intéressé par ma sacoche.

Deux douaniers m'ont emmené dans un de leurs bureaux. Ils ont vidé le contenu de ma sacoche sur une table. Parmi les affaires, il y avait une petite poupée. L'un des douaniers la prit et, le regard noir, m'a interrogé.

- C'est quoi, ça ?
- Comme vous le voyez, c'est une poupée.
- Vous jouez à la poupée ?
- C'est un cadeau pour ma fille de sept ans.

Soudain, il arracha la tête de la poupée et vida le corps dans un petit bac en plastique. Elle était pleine d'une poudre fine qui ne devait pas être de la farine. J'étais stupéfait. Le douanier ricana.

- C'est ça, le cadeau que vous vouliez offrir à votre fille ?
- Je ne me serais jamais douté qu'il y avait de la drogue à l'intérieur !

J'ai tenté de lui expliquer qu'un garçon me l'avait vendue à un bon prix, à l'aéroport de départ, dans le but de passer de la poudre, mais il n'a pas voulu me croire. Le soir-même, je me retrouvais en prison, sans même avoir pu voir ma famille. Ma frustration était immense. Chaque mois qui passait, ma femme et ma fille me manquaient de plus en plus. Le temps me semblait si long, c'était un véritable cauchemar. Hormis un lit et une chaise, il n'y avait rien dans ma cellule. Sur les murs, d'anciens détenus avaient exprimé leur malheur avec des textes plaintifs. D'autres s'étaient contentés d'aligner de nombreux traits verticaux pour marquer la durée de leur détention. Je ne pouvais que partager leur peine. Cependant, une inscription m'était insupportable.

Dans un coin du plafond, il était écrit en grosses lettres : « On est bien ici ». Allongé sur mon lit, je ne voyais que cette phrase que je maudissais. J'ai tout fait pour la faire disparaître, mais je n'y suis jamais parvenu. Celui qui a écrit cela devait disposer d'une haute armoire. J'aurais voulu l'étrangler. Comment pouvait-on « être bien ici » alors qu'on était privé de presque tout ? Ma seule consolation était de pouvoir méditer un peu.

Un jour, j'ai reçu une lettre de ma femme. J'aurais préféré ne pas la recevoir. Ses mots m'ont rendu encore dix fois plus malheureux. Il s'agissait d'un message plein d'amour, qui faisait remonter à la surface tant de souvenirs, de choses que j'aimais et dont je n'avais pas accès. Ma fille avait également contribué à la lettre avec d'adorables fautes d'orthographe, pour me dire combien elle se réjouissait de mon retour afin que je l'emmène au manège et qu'on aille manger des glaces ensemble.

Depuis ce jour-là, je n'ai pas cessé de m'imaginer dans notre petite maison joliment fleurie, auprès de ma femme, me régaland avec la ratatouille qu'elle préparait à merveille. Chaque jour, je voyais ma fille m'offrir son plus beau sourire, tandis qu'elle tournait sur le manège, je songeais aux glaces que nous engloutirions avant qu'elles n'aient le temps de fondre.

L'année suivante, le jour tant attendu arriva ; j'étais de retour chez nous. Tout n'était que pur bonheur : les voix de mes deux chéries, la tendresse de ma femme, sa délicieuse ratatouille, les cris de joie de ma fille sur le manège, ses rires quand elle se mettait de la glace de partout... Cependant, ce bonheur que j'avais attendu de nombreux mois n'a pas duré plus de quelques jours.

Après avoir mangé trois fois de la ratatouille et être allé autant de fois au manège et chez le marchand de glaces, les choses avaient perdu de leur saveur. Je me suis vite lassé de ce que, depuis la prison, je percevais comme le Paradis éternel. J'en avais tout à coup assez de tenter de satisfaire, en vain, les nombreuses exigences de ma femme. J'en avais marre de ce manège qui ne faisait que tourner en rond. Je ne supportais plus les caprices de ma gamine et sa mine boudeuse parce que je ne l'emmenais plus au manège.

En prison, je m'étais habitué à une certaine tranquillité qui me manquait plus que tout. À la maison, je n'avais presque plus de temps pour moi-même. J'étais comme un esclave. Un jour, j'ai craqué. J'ai volé une voiture de luxe, j'ai roulé cinq cents mètres, puis j'ai attendu la police. Peu de temps après, je me suis de nouveau retrouvé en prison. On m'a remis exactement dans la même cellule.

Enfin, j'étais libéré ! Aussitôt, je me suis senti en paix. Et je savais que le bonheur auquel je goûtais désormais était un bonheur dont on ne pouvait pas se lasser. Je parvenais enfin à

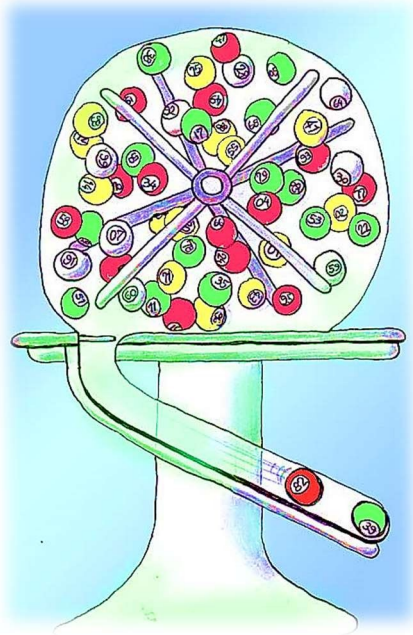
apprécier l'instant présent, car je n'étais plus enchaîné, ni par les désirs, ni par les contraintes qui vont avec.

Quand, la nuit venue, je me suis allongé sur le lit, j'observais ma cellule avec le sentiment d'être chez moi. Là, je revoyais cette phrase écrite avec laquelle j'étais maintenant tellement d'accord : « On est bien ici ». •

Il ne faut pas tricher !

Jérôme sort du restaurant en toute hâte, avec deux grosses bouteilles dans les mains. Quand il entre dans son appartement, Léa, neuf ans, lui saute dans les bras, heureuse de revoir son papa. Pauline, sa femme, a l'air étonné.

- Comment ça se fait que tu rentres si tôt ?
- Ça devrait te faire plaisir, non ?
- Tu ne devais pas bosser, ce soir ?
- Si, si ! j'étais au resto, mais ça s'est mal passé avec le chef...
- Quoi ? Tu t'es fait virer ?
- Ouais, mais tu as vu ce que je leur ai piqué ? Deux belles bouteilles de champagne, et ils n'y ont vu que feu !
- Et comment on va faire pour le loyer, la bouffe et le reste ?
- Je vais retrouver du boulot, ne t'en fais pas, va !



Pauline ne dit plus un mot. Elle s'installe devant la télé. Quand son mari la rejoint, c'est l'heure du tirage du Loto. Le présentateur indique que celui ou celle qui a trouvé les six bons numéros peut gagner jusqu'à trois millions d'euros, ce qui fait rêver Jérôme. Dès que le triage commence, d'une voix

neutre, Pauline dit « trente-neuf » et quelques secondes après, on peut voir sortir le numéro 39.

- Bravo ! s'exclame Jérôme. Tu avais une chance sur cent.
- Non, avant-hier, dans un rêve, j'ai vu tous les bons numéros.
- Alors c'est quoi, le suivant ?
- Quatre-vingt-deux.

Un instant après sort le numéro 82. Les yeux écarquillés par l'étonnement, le mari prononce tout bas « une chance sur dix mille ». Lorsqu'elle devine encore le numéro suivant, il ne peut plus parler. Il se contente de penser « une chance sur un million ». Au numéro suivant, il ne peut plus parler ni penser.

La femme finit par donner les six bons numéros avant qu'ils ne sortent. Au tirage du dernier, Léa applaudit de joie en félicitant sa maman qui, elle, demeure impassible. Jérôme a le cœur qui bat si fort qu'il lui faut plusieurs profondes respirations pour se calmer un peu. Alors, il interroge sa femme.

- Rassure-moi, tu as joué ?

Comme elle reste muette, faisant comme si elle n'avait rien entendu, il s'énerve et se met à crier.

- Bordel, tu as joué au Loto ou pas ?

C'est Léa qui lui répond, le sourire jusqu'aux oreilles.

- Oui, on est allées toutes les deux au bureau de tabac, hier, pour jouer au Loto.
- Super, ma chérie, vous avez très bien fait !

Comme il est soulagé et sa femme de mauvaise humeur, il demeure dans ses pensées. Des questions le tiraillent. Pourquoi Pauline n'est-elle pas plus enthousiaste ? A-t-elle dépensé toute son euphorie le jour où elle s'est réveillée avec tous les bons numéros en tête ? Pourquoi tient-elle tant à ce que je travaille maintenant que nous sommes si riches ? La seule conclusion à

laquelle il parvient, c'est qu'elle ne veut pas partager, qu'elle souhaite investir ailleurs. Il décide d'attendre le lendemain pour lui en parler ouvertement.

Le matin suivant, quand Jérôme se réveille, Pauline n'est plus là. En entrant dans la cuisine pour se faire un café, il aperçoit un petit mot de sa femme. Furieux, il jette violemment le papier à la poubelle, puis fume trois cigarettes à la suite en tremblant de tout son corps.

- J'aurais dû m'en douter ! Maintenant qu'elle est pleine de fric, je ne l'intéresse plus, alors elle m'a abandonné comme un vieux mouchoir ! Et dire que j'allais ouvrir une bouteille de champagne pour fêter le gain !

Soudain, une porte s'ouvre. C'est Léa qui sort de sa chambre, les yeux encore bridés par le sommeil. Il s'empresse de la serrer fort dans ses bras et la couvre de bisous. Il est étonné, mais si heureux qu'elle ne soit pas partie avec sa mère. Pendant qu'ils prennent le petit déjeuner, il met sa fille au courant, s'exprimant sans détour.

- Maman est partie.
- Oui, j'avais remarqué.
- C'est tout ce que ça te fait ? Elle a laissé un mot.
- Ah ouais ? Et qu'est-ce qu'elle dit ?
- Heu... Attends, je vais te le lire...

Jérôme se sent bête ; il a froissé le mot sans même le lire. Il le récupère dans la poubelle et le découvre en même temps qu'il le lit à la petite :

« Comme j'ai quelques courses à faire et que Nathalie m'a invitée à manger, je rentrerai seulement en fin d'après-midi. Tu trouveras un reste de gratin et des avocats dans le frigo. Bisous à vous deux. »

Réalisant l'inutilité de son emportement, Jérôme ressent l'envie

de crier de soulagement, mais il s'efforce de rester naturel devant sa fille. Quand il regarde l'heure, il sursaute.

- Léa! T'es vachement en retard pour l'école!
- On est mercredi, je te rappelle.

Décidément, Jérôme ne cesse pas de se faire piéger par des fausses suppositions. Il en conclut qu'il est vain de penser quoi que ce soit à propos de ce billet de loterie tant qu'il ne l'aura pas vu de ses propres yeux. Il se dit alors qu'il est probable que Pauline l'ait perdu, ce qui expliquerait pourquoi elle n'était pas encline à discuter avec lui de ce qu'ils feraient de tout cet argent. Mais là encore, ce n'était qu'une supposition!

- Dis voir Léa, est-ce par hasard tu sais où maman elle a mis le billet de Loto?
- Oui.
- Où ça?
- Je ne peux pas te le dire.
- Ah ouais? Et pourquoi?
- Parce que c'est un secret.
- Ne t'en fais pas, je ne le dirai à personne!
- Si je te le dis, ce n'est plus un secret!
- Dis-moi tout de suite où il est! s'impatiente Jérôme. Je le prendrai pas, j'ai juste besoin de le voir, c'est important.

Plus maligne qu'elle n'en a l'air, Léa fait une proposition à son père en lui imposant ses conditions.

- Si tu m'emmènes chez une copine juste après manger et que tu m'autorises à y rester jusqu'à demain matin, je te dirai où il est.
 - Non, ça ne peut pas attendre, je dois le voir maintenant! Mais après, je t'emmène où tu veux, ma chérie!
 - Ah ouais? soupire-t-elle. Elle hésite, puis lâche : Bon, d'accord. Mais t'as intérêt à faire comme je t'ai dit!
 - Sinon quoi? ricane-t-il. Tu me frappes?
-

— Sinon je ne pourrais plus jamais te faire confiance !

Elle plonge son petit regard noir, aussi intense que troublant, dans les yeux de son père. Cela provoque en lui une crainte glaciale égale à l'amour qu'il a pour elle. Pour rien au monde il ne voudrait voir s'abîmer la confiance de sa fille.

— Marché conclu ! Chez qui tu veux aller ?

— Promets-moi d'abord que tu tiendras ta parole ! exige-t-elle.

— Promis ! Bon, je t'emmène chez qui ? Amandine ? Charlotte ?...

— Alexia !

— Ah non, pas Alexia, hors de question ! Elle est trop vulgaire, cette gamine !

— Papa ! T'as promis !

Léa jette de nouveau son regard glacial et menaçant sur son père qui, préférant l'éviter, baisse les yeux. Piégé, il tente au moins de la faire changer d'avis.

— OK, OK ! Mais tu ne crois pas que tu devrais éviter les mauvaises fréquentations ? N'oublie pas que c'est une voleuse !

— Elle a juste chipé quelques bonbons dans une épicerie. Et toi ? T'as pas volé deux bouteilles de champagne, hier ?

— Bon, tu me le fais voir, ce billet de Loto ?

Un sourire de vainqueur aux lèvres, la fillette se dresse debout sur une chaise, récupère le billet caché sous une boîte de conserve et le tend à son père. Il le vérifie aussitôt en détail. Il commence bien par 39 – le seul numéro qu'il a mémorisé – et il est bien daté de l'avant-veille. Il ressent un frisson quand il songe que ce bout de papier vaut trois millions d'euros. Il ne parvient pas à le réaliser vraiment.

Léa reprend le billet et Jérôme commence à préparer le repas en améliorant le gratin avec de la crème et du fromage. Quand la petite sort de la cuisine, il constate qu'elle n'a pas remis le

billet dans sa cachette. Il place son œil sur une fente de la vieille cloison en bois qui sépare la cuisine du salon, dans lequel il vient d'entendre sa fille entrer.

Il la voit s'approcher d'un vase. D'un geste prompt, elle cache le billet de loterie sous le vase. Il est alors bien triste de s'apercevoir qu'il y a quand même des choses pour lesquelles sa fille ne lui fait pas confiance.

Après le déjeuner, équipée de son cartable, d'une tenue de rechange et de ses affaires de toilette, Léa est conduite par son papa à l'endroit convenu. Alexia habite une maison imposante, au style ancien avec de hautes colonnes, mais de construction récente. L'entrée donne sur un salon digne d'un palace, avec de nombreux canapés en cuir blanc et un mobilier assorti, au design unique. Aussitôt, les deux copines courent en riant de joie dans l'escalier et disparaissent à l'étage. Jérôme se retrouve seul avec le père d'Alexia.

Il s'agit d'un homme corpulent et autoritaire dont le regard met mal à l'aise. Aussi blanche que son salon, sa tenue vestimentaire met en valeur les gros rubis rouges qui ornent ses doigts. Il scrute Jérôme de la tête aux pieds, puis, après lui avoir fait apporter une bière dans un grand verre stylé, d'une voix forte et arrogante, il se met d'emblée à le tutoyer.

- C'est quoi ton boulot ?
- Je suis cuisto, mais... je viens de perdre mon emploi.
- Ah ouais ? Moi, je peux t'en donner un autre, si tu veux !

Sa phrase finit dans un rire long, gras et narquois. Jérôme se contente de lui retourner la question.

- Et toi, tu fais quoi comme boulot ?
- Moi ? Je n'ai pas besoin de boulot, moi ! Ou alors, mon boulot, c'est de donner du boulot aux autres !

Le gros homme repart dans son rire affreux et se tait

brutalement, l'expression figée. Il se penche vers son invité et plante sur lui un regard déstabilisant. Sur un ton grave, il lui lance une proposition.

- Cinq mille euros en dix jours, ça t'intéresse ?
- Ça dépend !
- Je te mets à l'essai !

Il frappe deux coups secs dans ses mains. Un homme apparaît, pantalon blanc et chemise noire. Son patron crie : « Un kilo ! » Et la minute suivante, l'homme lui remet un gros sachet encore plus blanc que le salon. Aussitôt, il le lance à Jérôme. Lorsque ce dernier s'aperçoit qu'il tient un kilogramme de cocaïne, il le lâche au milieu de la table basse située entre lui et son hôte douteux.

- Je ne touche pas à ça, moi !
- Écoute-moi bien ! ordonne le bandit, sans tenir compte de l'avis de Jérôme. Je ne répéterai pas... Avec ça, tu en tires facilement vingt-deux mille euros. Si tu te débrouilles bien, tu peux aller jusqu'à vingt-cinq mille. Tu me ramènes vingt mille, le reste, c'est pour toi. Tu as dix jours.
- Désolé, mais je ne suis pas un dealer !
- Dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut.
- Moi si !
- Après tout, tu as raison... Tu peux faire ce qu'il te plaît ! ricane le mafieux. Mais ce que j'ai oublié de te dire c'est que ta fille ne sortira de chez moi que lorsque j'aurai mes vingt mille.
- Ne mêle pas Léa à ça !
- Sois tranquille ! Elle adore être ici. Elle et Alexia s'entendent à merveille. Durant ces dix jours, elle ne manquera de rien, tu as ma parole ! Par contre, si au onzième jour je n'ai pas mon fric ou si tu dis un seul mot aux flics, tu peux être sûr que tu ne la reverras plus jamais.

Sans rien ajouter, Jérôme prend le sachet de poudre et se met en route pour rentrer chez lui. Cependant, il emprunte le

premier chemin forestier et s'arrête devant un étang. Sans hésiter un instant, il crève le sachet blanc à l'aide de ses pouces et le vide entièrement dans l'eau. Soulagé de s'être débarrassé de cette importante quantité de drogue, il reprend le volant.

Tout en roulant, il effectue un calcul mental : trois millions moins vingt mille, ce qui fait deux millions neuf cent quatre-vingt mille. Il constate alors avec joie que la somme exigée par le bandit n'est qu'une miette comparée au gros lot remporté par sa femme. Même si celle-ci ne voudrait pas partager son gain, elle donnerait forcément les vingt mille euros pour pouvoir récupérer sa fille. Néanmoins, Jérôme craint sa réaction.

Une demi-heure plus tard, il est de retour chez lui, où Pauline vient également de rentrer, donc plus tôt que prévu. Il se prépare à répondre avec prudence aux questions de sa femme. Il ne veut pas qu'elle apprenne le chantage auquel leur fille est dangereusement liée, tant qu'il n'aura pas pu la récupérer.

- Coucou Chérie ! Ça va ?
- Ça va. Et Léa, elle est où ?
- Je viens de l'emmener chez sa copine Alexia. Elle reste deux ou trois jours.
- Quoi ? On avait dit qu'on ne la laisserait plus aller chez cette chipie !
- Elle a tellement insisté. Et elles s'amuse comme des folles, tu sais.
- Appelle-la ! Je vais lui parler.
- Heu... C'est bête, mais j'ai oublié de prendre leur numéro.
- C'est malin ! Bon, j'irai la voir demain matin à l'ouverture de l'école.
- Demain, ils partent deux jours à la mer.
- Alors emmène-moi chez eux tout de suite !
- C'est que... Là, ils sont allés passer la nuit chez une tante. Et... Je ne sais pas où elle habite.

Fâchée, Pauline s'enferme dans la salle de bain. Son mari

préfère la voir réagir ainsi plutôt qu'elle sache la vérité. Tandis qu'elle prend sa douche, il profite de l'occasion pour aller dans le salon. Jamais il n'a éprouvé autant de stress en soulevant un vase.

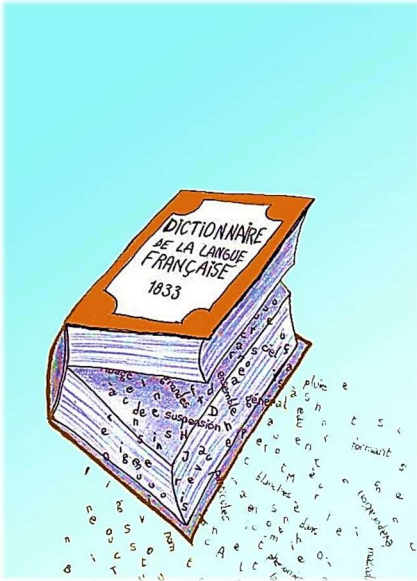
Le billet de loterie est toujours là. Jérôme se sent beaucoup mieux. Il le prend et file au bureau de tabac du coin. Il remet le billet à la vendeuse, qui le valide dans la machine.

- Bravo Monsieur, vous avez gagné ! Je vous règle tout de suite...
- Quoi ?? Vous ne pouvez pas avoir une telle somme en caisse, c'est impossible ! Ah, vous voulez parler d'un chèque, bien sûr !
- Pour cinq euros, ça ne sera pas nécessaire.
- Comment ça, cinq euros ??

Son cœur manque un battement. Il se précipite chez lui. Quand il entre dans l'appartement, sa femme sort tout juste de la salle de bain. Sans masquer son angoisse, Jérôme se met à aboyer sur elle.

- C'est quoi ce délire ? T'as joué qu'un seul bon numéro ?
 - Tu parles du Loto ? Oui, j'ai laissé Léa choisir les numéros, mais je lui en ai juste donné un de bon, pour qu'elle ait le plaisir de gagner quelques euros.
 - Mais... Et ton billet, à toi, tu l'as déjà encaissé ?
 - Je n'ai pas joué, moi.
 - Comment ça, t'as pas joué ?? Tu connaissais tous les bons numéros dans l'ordre !!
 - Ben oui, justement. Il ne faut pas tricher ! •
-

Mon dictionnaire



Mon dictionnaire était autant magnifique que précieux. Magnifique, car ses pages étaient de papier noble et fin, il était enveloppé dans une robuste couverture en cuir de mouton, relié de fil d'or et impressionnante était son épaisseur. Précieux, car grâce à lui, je devrais finir par obtenir une connaissance complète et précise de tous les mots de la langue française. En effet, j'avais décidé de mémoriser le texte des mille deux cent trente-quatre pages du vénérable ouvrage.

Après un effort continu sur une longue période, j'eus déjà mémorisé tous les mots commençant par B avec leurs définitions, ce qui représentait vingt-trois grandes pages pleines de petits caractères. Ce fut plus facile que ça n'aurait pu l'être avec les mots en C, par exemple, qui s'étalaient sur cent soixante-seize pages. J'avais commencé à graver deux pages et demie de A dans mon cerveau. En vivant assez vieux, je songeais que je devrais pouvoir avoir fait entrer tous les mots dans ma tête. À condition, cependant, de ne pas oublier ceux appris depuis le début. On m'appellerait alors « le dictionnaire vivant » !

Un matin d'août 1838, je déménageai vers une région voisine. J'emportais tout ce que je possédais, c'est-à-dire juste un petit sac de vêtements et de quelques bricoles, ma maigre bourse, et bien sûr, mon dictionnaire bien aimé. Pendant le voyage, les chevaux galopèrent si vite que, par moments, la voiture volait. Les roues tremblaient à réveiller un mort. À cause des nombreux nids de poule de la vieille route, nous étions sans cesse secoués tels des pruniers. En ouvrant mon cher dico, je fus si étonné par ce que je vis que je n'en crus pas mes yeux. Tous les mots penchaient d'un côté ou de l'autre. Certains d'entre eux s'étaient même détachés pour aller se coller sur le bord de leur page.

J'espérais que tout reprendrait sa place à la fin du voyage, mais ce fut même pire. À l'arrivée, le cocher arrêta les chevaux si brusquement que les voyageurs tombèrent tous sur le plancher de la voiture. Une fois à terre, lorsque j'ouvris mon dictionnaire, je fus stupéfait. Je vis tous les mots glisser et tomber sur le sol. Beaucoup d'entre eux se brisèrent comme des œufs, laissant leurs caractères se séparer. L'ouvrage n'était plus qu'un tas de pages blanches. J'étais bien triste. Attaché à lui malgré qu'il eût perdu son contenu, je le gardai et balayai le sol avec soin afin de mettre tous les caractères dans ma bourse.

N'ayant pas la tête à poursuivre mes études littéraires, je restais reclus dans ma nouvelle chambre. Avec ses vieux murs de pierre et un trou en guise de fenêtre, elle ressemblait à une grotte. Pour me consoler, je récitais parfois les entrées en B et celles que je connaissais en A. J'avais vérifié chacune des pages dans l'espoir de trouver au moins encore quelques mots, mais il n'était pas resté le moindre point. Le soir, avant de m'endormir, j'ouvrais ma bourse et contempiais le million de caractères empilés comme un tas de squelettes d'insectes que plus rien ne pourrait faire revivre. Possédant juste de quoi me nourrir, j'étais loin d'avoir les moyens de m'offrir un nouveau dictionnaire. Un

jour pluvieux d'octobre, j'avais enfin ressenti une étincelle de joie.

Sur la place du marché, j'entendis deux femmes discuter. L'une d'elles avait reçu une lettre de son amoureux. Après une seule lecture, elle eut tant pleuré que ses larmes, en se mélangeant à l'encre, avaient effacé toute la lettre. Comme elle n'était plus parvenue à se rappeler les douces et belles paroles de son amant, elle était désespérée. Puis, grâce à un sorcier, elle avait pu récupérer tout le contenu de la lettre. Croyant qu'il pourrait aussi m'aider à ressusciter mon dictionnaire, je m'empressai de m'informer.

Le jour-même, je me retrouvai chez le sorcier. Alors que je m'attendais à un vieux barbu édenté dans une cabane au fond d'un bois sombre, je fus reçu par un homme élégant dans une maison agréable de la ville. Son tarif me sembla raisonnable, bien que cela fondisse mes économies. Avant de trouver un travail, il me faudrait me nourrir de feuilles et de racines. Cela m'importait peu, j'étais prêt à tout pour retrouver mon précieux dico.

Je remis tous les caractères au sorcier, qui les inséra dans un tube en verre placé à la verticale au-dessus d'une bougie. Derrière lui étaient rangés de nombreux flacons aux contenus de toutes les couleurs. Il en prit quatre et ajouta une cuillère de chacun d'eux dans le tube. Quand il eut allumé la bougie, les caractères ne tardèrent pas à fondre complètement dans le liquide. Une fois le mélange en ébullition, il le versa dans une fiole. Il me la donna avec l'instruction de la laisser reposer la nuit et de la vider d'un trait à l'aube. Il m'affirma que mon dictionnaire serait alors rétabli dans la demie heure qui suivrait, chaque caractère à sa place.

À la naissance du matin, je bus donc la fiole d'une seule traite, et avant même que je puisse la reposer, je perdis

connaissance. Je ne me réveillai qu'à la tombée de la nuit, la joue sur le sol froid de ma chambre, à quelques doigts de la fiole brisée. Comme la demie heure fut largement passée, je m'empressai d'ouvrir mon dictionnaire. Hélas, toutes les pages étaient encore blanches comme la neige, tout comme le lendemain.

Aussi triste que mécontent, je retournai voir le sorcier. Une fois que je lui expliquai l'inefficacité de sa potion, il éclata de rire. Il me dit qu'il n'aurait jamais osé boire une chose pareille et que c'était une chance que je fusse encore en vie. Il m'apprit ensuite que, tel qu'il me l'avait indiqué, la fiole devait effectivement être vidée d'un trait, mais sur les pages du dictionnaire ! Je ne parvins pas à accepter ce malentendu si stupide. Furieux et choqué, je jetai mon dico dans les grosses flammes affamées de la cheminée et partis sans dire un mot.

Ma frustration était terrible. Toute la journée et toute la nuit, je ne mangeai, ni ne dormai, ni ne bougeai. Dans mon esprit, seule apparaissait l'image de mon dictionnaire et son millier de pages aussi vides qu'un coquillage mort. Le jour suivant, opprimé par la blancheur sombre du papier vierge, avant de manger ou de dormir, je ressentis le besoin irrésistible de lire un livre, peu m'importa lequel, juste un livre, plein de caractères, de mots, de phrases.

Le plus simple fut d'aller emprunter un bouquin à l'un de mes voisins, qui lui aussi, étudiait la littérature. Il me prêta un petit ouvrage. Quand je lui en demandai le sujet, il m'avoua n'en avoir rien compris et me précisa qu'il était rempli de mots trop compliqués. J'imaginai qu'ils le seraient tout autant pour moi, mais j'entrepris malgré tout la lecture. Voir des pages peuplées de caractères et m'en nourrir m'était devenu vital. Le voisin avait dit vrai. Nombreux étaient les mots rares, soutenus ou techniques.

À ma grande surprise, je comprenais non seulement le sens de chaque mot, mais connaissais aussi leur définition complète. Depuis que j'avais avalé la potion, je ne le réalisai que maintenant : tout le dictionnaire était dans ma tête ! Je maîtrisais tous les mots de notre belle langue. En outre, je me retrouvais soulagé des problèmes liés à la possession d'un dictionnaire en papier : son encombrement, la crainte de sa perte, le temps de recherche d'une entrée...

Grâce à cette connaissance, quand je m'exprimais, les mots étaient naturellement si bien choisis que je captivais, convainquais et suscitais l'admiration partout où j'allais. En fort peu de temps, je devins un professeur respecté dans une prestigieuse université. J'étais célèbre dans toute l'Europe francophone, mais rares étaient ceux qui connaissaient mon nom. Par contre, tout le monde m'appelait « le dictionnaire vivant ». •

Peut-être, peut-être pas !



Dans un salon de thé centenaire de la vieille ville, Bruno, trente ans, prépare son plateau pour deux clientes : deux cafés au lait avec sucre roux et deux tartelettes, une à la pomme et une au citron. Il fait son travail avec cœur et attention, comme tout ce qu'il accomplit. Cependant, le service n'est pas sa tasse de thé. C'est dans l'écriture qu'il trouve sa vocation. Par leur qualité, ses œuvres ont séduit les rares personnes qui ont eu la chance de les lire. Hélas, comme les

éditeurs sont submergés par les manuscrits, il a perdu tout espoir d'être publié un jour.

Comme il n'a plus droit au chômage, le salon de thé, c'est juste pour remplir son frigo et payer son loyer. D'ailleurs, il n'est qu'à l'essai, pour deux jours encore. Ensuite, il aura un congé de dix jours à l'issue duquel son employeur lui a déjà promis un contrat d'un an.

Les clientes ont exigé d'être servies promptement. À l'aide de gestes vifs et précis, Bruno pose les tasses, les pâtisseries et les cuillères, glisse le ticket de caisse et place le plateau sur sa

paume. En le maintenant bien à l'horizontale, il s'élançe vers ses clientes impatientes.

Dans trois jours, il échappera un peu au rythme marathonien de son travail. Un avion l'emmènera vers une plage tunisienne où il pourra profiter de l'océan chaud et de tranquillité. Le mois dernier, il a trouvé en promotion un voyage d'une semaine en pension complète.

À son retour, il déménagera. Ses parents se sont noyés dans leur auto basculée dans le fleuve. Il a ainsi hérité de leur nouvelle maison, ou plus exactement de ses deux tiers. Le couple effectuait des versements mensuels et le paiement n'était pas terminé. L'agent immobilier avait alors proposé à Bruno une autre maison. Celle-ci était entourée d'un joli petit terrain. La valeur du tout équivalait 65% de celle de l'autre maison.

Arrivé près de la table des deux clientes, Bruno freine son allure. Ce faisant, ses chaussures à bas prix glissent sur le parquet fraîchement ciré. Il pose un genou au sol pour tenter de s'arrêter. L'élan reste trop fort. Il amortit le choc en avançant sa main libre vers le pied en fonte de la table. Il parvient à stopper juste à temps. Son menton est sur la cuisse d'une des deux femmes. Tout est resté en place sur le plateau. Seul, un peu de café est tombé dans les sous-tasses. Par contre, à l'impact avec sa main, il s'est brisé le pouce. Avant de se rendre à l'hôpital, il finit de servir ses clientes de sa main valide et s'excuse de l'incident. En guise de pourboire, elles lui laissent un sourire compatissant.

Après l'hôpital, Bruno frappe à la porte d'Olivier, son meilleur ami, puisque c'est son seul ami. Il lui raconte sa spectaculaire glissade.

— Donc je ne vais pas pouvoir me servir de ma main gauche pendant un bon bout de temps. Et du coup, je perds mon

boulot.

- Tu n’as vraiment pas de chance !
- Peut-être, peut-être pas !
- Comment ça, peut-être pas ? Tu te pètes le pouce et tu ne pourras plus te payer à bouffer. Si ce n’est pas de la malchance, c’est quoi ?
- Pourquoi vois-tu de la malchance ? Personne ne sait ce qu’il va arriver prochainement. Pour l’instant, je mange encore à ma faim. Et je peux trouver un avantage à ce qui m’arrive aujourd’hui ; je vais pouvoir me reposer dès maintenant !
- Tu es vachement positif, dis-donc !
- Ben oui, ça apporte quoi d’être négatif, à part se sentir mal ?
- Mais quand on a plein de problèmes, ce n’est pas facile de rester positif.
- Si ! Tu peux toujours te dire que ça aurait pu être pire. Par exemple, j’aurais pu me casser le pouce droit. Et j’aurais pu me retrouver à la rue, mais j’ai hérité d’une maison.
- Ouais, mais quoi que tu dises, de nos jours, c’est déjà dur dur de trouver un boulot, alors avec une main plâtrée, ce n’est même pas la peine !
- Une situation n’est jamais définitive. Elle conduit toujours à une autre. Tout peut toujours changer. C’est pour ça que d’angoisser ou de se réjouir, ça ne sert à rien !
- Au fait, ton voyage en Tunisie tombe à l’eau !
- Pourquoi je n’irais pas ? Je n’ai pas besoin de mon pouce gauche pour me baigner, me promener et me reposer !

Trois jours passent et voilà le jour du départ. À bord de sa Fiat rouillée et cabossée, Olivier emmène Bruno à l’aéroport. Soudain, un impitoyable embouteillage constipe l’autoroute. Quand la circulation redevient fluide, il leur reste tout juste le temps d’arriver à l’aéroport pour l’embarquement. Cependant, la voiture se met à tousser, à bégayer, puis tombe en panne. Olivier s’empare de sa caisse à outils et se jette sous le capot pour réparer le moteur au plus vite. Au moment où la Fiat redémarre, l’avion de Bruno a déjà pris son envol.

- Je suis vraiment désolé, Bruno. J'avais pourtant tout vérifié hier après avoir fait le plein. Cela dit, tu es un véritable malchanceux !
- Peut-être, peut-être pas !
- Ne me dis pas que tu trouves encore des avantages à rater un beau voyage !
- Je ne réfléchis pas en termes d'avantages ou désavantages. Je me contente de ce que m'offre la vie et j'en suis satisfait.
- Même quand il t'arrive tuile sur tuile ?
- Je préfère me concentrer sur les bonnes choses et il y en a toujours, quoi qu'il se passe. La différence entre une personne heureuse et une personne malheureuse n'est pas due à ce qui leur arrive. Le bonheur est seulement une capacité.
- Quelle capacité ?
- Celle de puiser ce qui est bénéfique et d'ignorer ce qui l'est moins. Si tu vois le verre à moitié vide, tu ne verras que du vide. Si tu le vois à moitié plein, tu ne verras que le bon jus qui est dedans.

L'après-midi même, les deux amis sont de nouveau dans la voiture. Destination : la nouvelle maison de Bruno. Un seul voyage suffit, car toutes ses affaires entrent aisément dans la Fiat. Ils traversent un quartier bruyant. Olivier s'arrête.

- Voilà, c'est là !
 - Impossible ! s'exclame Bruno. Regarde-moi cette baraque, elle est complètement délabrée ! En plus, elle est entourée de hauts immeubles...
 - Pourtant, mon GPS ne se trompe jamais, affirme Olivier.
 - J'ai la photo... Bruno sort une photographie d'une pochette. Regarde ! C'est une maison toute neuve et il n'y a que des champs tout autour.
 - Désolé mon vieux, mais c'est une vieille photo ! Et ces immeubles sont récents, ils n'existaient pas encore au moment de la photo.
-

- L'agent immobilier m'a menti, alors.
- Tu as signé sans même visiter la maison ?
- Avec le salon de thé, je n'ai pas eu le temps.
- Tu t'es bien fait arnaquer, mon pauvre Bruno.
Franchement, tu n'as vraiment pas de bol !
- Peut-être, peut-être pas !
- Ton verre est aux trois quarts vide, maintenant !
- Non, il est encore au quart plein ! Malgré tout, j'ai un beau bout de terrain dans lequel je vais pouvoir jardiner et planter des arbustes. Ceux qui vivent dans les immeubles autour n'ont pas cette chance-là !

Un quart d'heure suffit pour l'emménagement. L'intérieur est encore pire : le parquet est défoncé, la tapisserie décollée et déchirée, beaucoup d'interrupteurs ne fonctionnent plus... Bruno se concentre sur le jardin, vers lequel il se hâte, armé d'une pelle toute neuve. Avec sa seule main valide et ses pieds, il s'acharne, pressé de planter salades, tomates et haricots. Après quelques pelletées, il constate que la terre est de médiocre qualité, aussi stérile que caillouteuse. Sur un ton triste, Olivier déclare :

- Tu diras ce que tu voudras, moi j'appelle ça de la poisse !
- Peut-être, peut-être pas !
- Le verre est vide, maintenant !
- Non, il reste un délicieux petit fond de jus !
- Ne me dis pas que tu arrives encore à être optimiste !
- Écoute... Si tu fais confiance à la vie, en te contentant de ce qui t'est donné au présent, elle finit toujours par te sourire. Et même si parfois elle te donne peu, elle a toujours beaucoup à t'apprendre.

Bruno est heureux de voir que tout fonctionne dans la salle de bain. Il invite son ami à passer la nuit. À l'aube, il est réveillé par une vive douleur à son pouce brisé. Dans la maison, il n'y a plus d'eau ni d'électricité. Dans un soupir, Olivier lâche :

- Tu as beau être patient, la vie ne fait que s’acharner sur toi ! C’est injuste !
- Les difficultés sont souvent le prix à payer pour de grands bénéfices, surtout quand on les accepte avec le sourire.

Bruno se rend à l’hôpital, qui ne se trouve qu’à cinq minutes à pied, tandis qu’Olivier part acheter les croissants et le journal. Quand Bruno rentre, Olivier est en train de lire le journal dans le jardin. À côté de lui, sur une petite table ronde, se trouvent un panier de croissants, un pot de confiture et deux verres pleins de jus d’orange.

- C’était juste le plâtre qui était un peu trop serré.
- Hé Bruno, jette un œil à la une !
- Le vol d’hier huit heures cinquante-cinq pour Tunis ? Mais c’est mon avion...

Le journal parle d’un crash sans aucun survivant. Les deux amis sont stupéfaits.

- C’est pour ça que tu as raté cet avion !
 - Pas seulement ! Il fallait aussi que j’aille à l’hôpital, ce matin.
 - Pourquoi ? Ils ne savent pas faire un plâtre, en Tunisie ?
 - Bien sûr que si. Mais il fallait que je me trouve à *cet* hôpital *ce* matin.
 - Pour quelle raison ?
 - Dans la salle d’attente, le gars assis à côté de moi était un super pote du lycée. On était déjà passionnés de littérature, à l’époque. Et aujourd’hui, il est patron d’une maison d’édition. Je lui ai fait lire une de mes nouvelles sur mon smartphone, et il veut absolument me publier. Il m’a donné rendez-vous demain dans son bureau.
 - Incroyable !
 - Maintenant, tu comprends pourquoi ce n’est pas forcément une mauvaise chose que de se pêter un pouce ?
-

Sans laisser à son ami le temps de répondre, Bruno s’empare de sa pelle et, la main gauche dans le plâtre, il continue de creuser un peu. Il veut vérifier si, plus en profondeur, la terre est de meilleure qualité. Après avoir bien sué, il s’aperçoit que ce n’est pas le cas. Tout à coup, la pelle heurte quelque chose en métal qui sonne bizarrement. Olivier aide Bruno à la sortir de terre. Il s’agit d’un coffre très ancien rempli de Louis d’or et de pierres précieuses. Ils n’en reviennent pas.

- Finalement, tu es le mec le plus chanceux que je connaisse !
- Peut-être, peut-être pas !

Bruno ne se réjouit pas. Il sait que la richesse apporte rarement le bonheur et souvent des soucis. •

L'école des dieux

En premier lieu, je me suis retrouvée dans un espace propice au bien-être, d'une beauté exquise, où tout semblait interagir selon une harmonie indéfectible. Des roches polies par le temps épousaient une terre fraîche, qui nourrissait les racines noueuses d'arbres vénérables. Leurs feuilles et leurs fruits étaient source de vie pour un cycle perpétuel entre terre, eau et air, où s'épanouissaient des organismes mobiles. Au premier coup d'œil, tout semblait réussi, harmonieux et bien construit.



Quand j'ai gratté le vernis, en observant un peu plus près, je n'ai pas tardé à déchanter. J'ai vu des êtres qui, non contents des cadeaux offerts par la richesse de la végétation, se nourrissaient d'autres êtres, totalement insensibles à leur souffrance ! Des petits êtres à huit pattes attrapaient des petits êtres volants à l'aide de pièges collants, afin de les tuer et de les dévorer. Tout aussi impitoyables, des êtres à nombreuses pattes, à six, quatre ou deux pattes, ou même sans pattes, ôtaient des vies en mordant, en piquant, en frappant ou en injectant des substances paralysantes. En d'autres lieux, là où les arbres étaient rares, je me suis aperçue qu'il y avait encore bien pire.

Beau de loin, ce monde était défiguré par de vastes étendues où s'érigaient des blocs d'une laideur frappante, sans formes et sans couleurs. Y vivaient des êtres verticaux, qui exploitaient sans vergogne les autres espèces, mais aussi leurs propres congénères. Quand bien même ils jouissaient d'une abondance de nourriture et de plaisirs, ils pouvaient encore décimer de très nombreux individus. Parfois, ils en tuaient uniquement parce que leurs pensées différaient des leurs. Quelle absurdité !

Ils avaient beau se prétendre supérieurs, leurs comportements étaient bien plus violents que ceux qu'ils nommaient « animaux », et leur égoïsme inégalable. Avec horreur, je me suis aperçue que ces créatures verticales étaient de véritables diables. La planète semblait généreuse en ressources, mais elle était souillée et saccagée par ces êtres avides et maléfiques. Leurs inventions les plus abouties servaient la destruction et la domination. Eurent-ils raison lorsqu'ils affirmèrent : « Dieu a fait l'Homme à son image » ?

Vraiment, un bon dieu n'aurait jamais conçu autant de cruauté. Un travail aussi bâclé n'aurait pas mérité que je perde mon temps à le contrôler ! Qu'est-ce qu'il t'a pris de créer un tel cauchemar ?

Au compte rendu de sa professeure, le jeune ange brahmanique, âgé d'à peine un milliard de millénaires, était déchu de honte. Il venait de rater l'examen final de ses études de création divine, il ne décrochera pas le diplôme de déité tant convoité. Son rêve de créer des mondes s'écroulait. Afin d'éviter tout au moins d'obtenir un zéro, il tenta d'argumenter.

- Mais, Déesse, vous l'avez constaté vous-même, ma création comporte également tant de choses merveilleuses, d'une beauté exceptionnelle.
-

- Que penses-tu que dirait un client de ton monde si on lui servait une salade de fruits faite avec une moitié de fruits délicieux mélangée à une moitié de fruits pourris et empoisonnés ?
 - Pour l'amour de Déesse, mettez-moi au moins un !
 - Je te mets zéro, car je ne peux pas te mettre moins. Et comment pourrais-tu mériter mieux, alors qu'en plus de créer un monde de dangers et de souffrances, tu as commis une faute grave ?
 - Laquelle ?
 - Tu as fait croire à la majorité de tes êtres verticaux que tu es le seul créateur de tout l'univers, que tu es parfait et que s'ils font du mal, c'est de leur propre faute, alors que c'est toi qui les as créés ainsi ! Te rends-tu seulement compte de ton erreur ? Et le pire, c'est que tels que tu les as façonnés, ils vont jusqu'à s'entre-tuer à cause de désaccords sur la façon dont ils devraient te rendre hommage ou celle de vivre selon tes souhaits. Bon, au suivant !
 - Attendez, Déesse ! J'ai entendu dire qu'il fallait détruire les créations ratées. Est-ce vrai ?
 - Oui, mais concernant la tienne, ce ne sera pas nécessaire de s'en donner la peine. Tes créatures sont si destructrices qu'elles ne vont pas tarder à tout démolir elles-mêmes, la planète avec tous ses habitants. Tu as créé un monde auto-destructible ! •
-

***Bonus** : Texte écrit par pur plaisir de louange à la lecture.*

La magie de la lecture

Juste des taches d'encre sur du papier, mais tout un univers ! D'un point à l'autre, ces taches forment des clés qui ouvrent des tiroirs de notre cerveau. Alors, jaillissent perception, émotions, images, ambiances, idées. Soit tous les ingrédients de l'évasion, de la découverte et de l'aventure, sans peine qui plus est, ni danger ni attente.

Qu'on ne s'y trompe pas ; l'esprit qui lit demeure le maître. Un esprit fermé comme une huître ne recueillera rien du plus instructif des ouvrages. À l'inverse, un esprit sagace puisera sagesse et réflexion même dans les textes les plus stériles. Si la lecture est magique, l'esprit l'est aussi !



Interrompu dans notre lecture, nous revenons brutalement à la réalité, d'autant plus rude qu'était accaparante celle du livre, presque surpris que nous ayons pu l'oublier complètement. Quand un rêve est brisé, il s'évanouit pour toujours, mais la magie de la lecture, elle, se poursuit sitôt que nous nous y replongeons.

Si le visionnage de petites taches ouvreuses de tiroirs cervicaux peut avoir un rôle de guide spirituel ou de distracteur, il ne

saurait certes résoudre les problèmes de l'existence, bien qu'il puisse les faire oublier momentanément. Néanmoins, il peut rendre l'esprit plus relâché, plus serein. Et par conséquent, le parer à affronter lesdits problèmes plus efficacement.

La réalité a beau être imprévisible, nous tentons souvent de la régler comme du papier à musique (plutôt que de la laisser couler comme du papier à roman). Pourtant, comme la forêt dans une cité à l'abandon, le caractère indomptable des choses finit toujours par reprendre le dessus.

Avec la lecture, au moins, nous ne pouvons nous attendre à rien puisque nous ignorons ce qui est écrit, à moins, bien sûr, de connaître déjà l'histoire. Ainsi, en lisant, nous n'avons d'autre choix que d'accepter d'être ce que les mots font de nous.

Nous sommes transportés ci et là, sans contrôle ni décision, tout en bénéficiant de la meilleure position, à l'instar du vieux sage qui, sans chercher à vouloir quoi que ce soit, accueille chaque instant tel qu'il se présente à lui. •

Bonne lecture !
